

DVD.Donizetti: Maria Stuarda. Joyce DiDonato (Erato , Metropolitan Opera, janvier 2013)

DVD.Donizetti: Maria Stuarda. Joyce DiDonato (Erato , Metropolitan Opera, janvier 2013). Après Bellini avant Verdi, Donizetti en traitant sous forme d'une trilogie opératique singulière, la chronique des Tudor en particulier, l'histoire d'Élisabeth lère, affirme une réelle maîtrise dramatique précisément dans le profil psychologique des deux héroïnes, dessinées avec un même souci de vraisemblance psychologique. **Les deux**



reines sont finement bossées : Élisabeth souffre de la rivalité de Marie car elle a failli perdre à cause de la Stuart son cher Robert Leicester (excellent **Matthew Polenzani**, jamais exubérant, sachant toujours s'accorder à chacune des deux femmes dans ses duos d'effusion...) ; c'est sur l'insistance de celui-ci pourtant qu'Elisabeth consent à la faveur d'une chasse à revoir celle qu'elle a fait incarcérée : dans la mise en scène new yorkaise de janvier 2013, Marie par une astucieuse ouverture des décors, rêve exaltée de la campagne de sa chère France cependant qu'elle exprime un orgueil blessé dû à l'inflexible Reine blanche. Au centre de cette joute féminine, Donizetti et son librettiste ont placé Leicester, l'aimé d'Elisabeth qui demeure lié à Marie : trio tendu tout au long de l'opéra, et auquel la musique et l'écriture de leur profil psychologique apporte plutôt doutes et troubles, l'une vis à vis de l'autre (Elisabeth / Marie), l'une vis à vis de l'un (Elisabeth / Leicester).

On sent dès le début que les deux femmes sont de la même veine : fières, dignes mais blessées ... leurs profils aiguisés, subtilement portraiturés et défendues par deux interprètes de bout en bout convaincantes laissent présager que leur confrontation n'en



laissera aucune indemne. Et de fait Donizetti dévoile de façon inédite la double face de la reine Marie, angélique et colérique, amoureuse passionnée capable contre toute bienséance y compris pour le compositeur contre les usages de la scène théâtrale, de la rendre haineuse, insultant sa cousine Élisabeth : » *Souillure issue d'Anne Boleyn...*« , » *bâtarde impure qui a profané le sol anglais* « , il n'en fallait pas davantage pour que la Reine Tudor qui a du partagé avec sa rivale son aimé Leicester, se décide enfin à signer la décapitation de Marie l'inflexible, l'orgueilleuse, l'ennemie politique et aussi (surtout) la rivale amoureuse. Leur rencontre « improvisée » à la faveur d'une chasse a tourné à la confrontation de deux lionnes et s'agissant de Marie, haineuse, n'écartant pas les pires insultes...

2 Reines jumelles, affrontées



La force du livret exploite la confrontation des deux tempéraments féminins (qui a aussi suscité de fameuses rivalités réelles entre divas)... De fait les sources autographes ne précisent pas de façon définitive, les deux tessitures respectives laissant au choix du chef et du metteur en scène, leur propre conception des personnages... ce qui autorise aussi souvent, un soprano angélique pour Marie : La Reine Stuart est ainsi généralement présentée comme la victime, or son ennemie Tudor est loin d'être aussi dure et froide : c'est toute la valeur de l'opéra que d'avoir brosser deux portraits de femmes, deux

sensibilités exaltées, éprouvées, atteintes dans leur dignité et identité profondes. Au fond, le déroulement de l'intrigue et la musique de Donizetti, très raffinée en vérité, montre à quel point les deux destins sont proches, les deux personnalités jumelles : leur carrière est interchangeable et toute l'écriture dramatique dévoile cette cohérence en miroir. Mais les identités se précisent aussi : affrontée à son ennemi Tudor, Marie construit peu à peu sa figure de martyre ; tandis que devant assumer le caractère inviolable et incontestable de son pouvoir, Elisabeth apprend à bâtir sa propre autorité : elle devient cette machine politique, renonçant à sa quête amoureuse de femme bouleversée... C'est d'ailleurs la composition très juste de **Elza ven den Heever** qui éclaire l'épaisseur de son personnage. La transformation d'Elisabeth en Souveraine autoritaire maîtresse de ses passions s'affirme en cours d'action.



La production du Met offre de facto deux belles incarnations dramatiques finement chantées... la pureté claire et articulée aux notes millimétrées et précises de la mezzo DiDonato certes n'est pas angélique mais sa présence et son intensité rayonnent : humaine, inspirée, jamais strictement démonstrative vocalement, elle concentre une finesse, de la sincérité intérieure, une justesse expressive qui profite à toute la production, surtout à ses duos avec Elisabeth, comme au personnage de Marie. Son aisance à servir un bel canto proche du texte et finement dramatique saisit et captive : comme le montre aussi simultanément son dernier disque **Stella di Napoli**, (Erato, septembre 2014) concentré de bel canto rare et donc napolitain qui l'impose décidément comme la belcantiste

la plus inspirée de l'heure. Face à elle la soprano Elza van den Heever est loin de démeriter : finesse, ambivalence, autorité dramatique, l'interprète s'affirme aussi aux côtés de DiDonato comme un interprète et surtout une actrice qui a compris toutes les facettes troubles de son personnage, tiraillé entre devoir et idéal politique, désir et amour individuel. Sa présence et sa stature accréditent la valeur de la production. McVicar signe une mise en scène sobre, chromatiquement forte mais sans excès, au dramatisé mesuré. Quant au chef Maurizio Benini, sans être d'une finesse au diapason des deux divas, sa direction reste elle aussi efficace. En conclusion, une production particulièrement convaincante. Un dvd à posséder évidemment tant l'intelligence des chanteuses s'impose à nous.

Donizetti : Maria Stuarda (1834).

Queen Elizabeth I: Elza van den Heever
Lord Talbot: Matthew Rose
Lord Cecil: Joshua Hopkins
Robert, Earl of Leicester: Matthew Polenzani
Hannah Kennedy: Maria Zifchak
Mary Stuart: Joyce DiDonato

Metropolitan Opera Orchestra and Chorus
Chorus Master: Donald Palumbo
Conductor: Maurizio Benini
Production: David McVicar
Set and Costume Design: John Macfarlane
Lighting: Jennifer Tipton

2 dvd Erato, 2h22 min, enregistré au Metropolitan de New York en janvier 2013.



L'actualité de la diva Joyce DiDonato c'est aussi en septembre 2014, un nouvel album discographique intitulé : **Stella di Napoli**, collection d'airs et de compositeurs méconnus, superbement défendus par une interprète au sommet de ses possibilités vocales, dramatiques... [LIRE notre critique complète du cd Stella Di Napoli, Joyce DiDonato \(1 cd Erato\)](#)

agenda

Au moment où paraît son disque napolitain, la mezzo Joyce DiDonato est en tournée en Europe dont une date passe par la France, [le 27 septembre prochain](#), avec au programme, une bonne partie des arias enregistrés dans le cd Erato, " Stella di Napoli ".

CD. Coffret événement. The Originals, 50 cd Deutsche Grammophon



CD. Coffret événement. The Originals, 50 cd Deutsche Grammophon. Retour en une boîte enchanteresse, de 50 galettes à déguster sans modération, proposant une synthèse étourdissante de l'écurie Deutsche Grammophon : dans leurs atours réactualisés, où chaque compact disc est réhabillé comme s'il s'agissait de l'ancien vinyle (mais en plus petit) de l'époque de sa publication originelle, – avec visuel de couverture originale: les interprétations légendaires s'y bousculent



faisant de cette nouvelle somme **THE ORIGINALS**, un coffret discographique événement, confirmant le nez des directeurs artistiques de la firme jaune... Pour cultiver votre bon goût, ces 50 cd sont de délectation et d'une consommation que nous recommandons particulièrement. La prestigieuse marque jaune ne pouvait faire mieux pour commémorer ses 20 ans.

Si vous pensez que l'interprétation classique fut surtout défendue (et comment!) par la firme Deutsche Grammophon, comptant entre autres interprètes devenus (à juste titre légendaires) : Eugen Jochum, Karl Böhm, Claudio Abbado, Marta Argerich, Carlos Kleiber, Karajan évidemment ou Gundula Janowicz, Fritz Wundelrich ou Dietrich Fischer Dieskau... alors ce coffret incontournable est pour vous. La sélection opérée par l'équipe de Deutsche Grammophon offre un plateau d'interprètes qui donne le vertige : c'est assurément les meilleurs artistes retenus chacun dans une œuvre qu'il aura marquée. Voyez plutôt parmi une large palette de lectures mémorables : les Symphonies 5 et 7 de Beethoven par **Carlos Kleiber** (1974-1976), la Pastorale par **Karl Böhm** (1979) – le coffret rétablit le chef au rang des meilleurs maestros de son époque : sa légende n'est pas usurpé loin de là-, le 9ème par **Karajan** (Berliner Philharmoniker, 1962 : un must absolu!), **Chopin par Maurizio Pollini** (12 études opus 10 et opus 25, 1972), le Dvorak de **Rafael Kubelik** (Symphonies 8 et 9, Danses slaves de 1972, 1973, 1974), la Titan de Mahler par le même Kubelik (1967, couplée avec les Lieder eines fahrenden Gesellen par **Dietrich Fischer Dieskau** en 1968), les pièces pour pianos de Grieg par Gilels (1974), le violon embrasée de **la jeune Mutter avec Karajan en 1980** (Concertos pour violon de Mendelssohn et Bruch)... Parmi nos préférés et nos coups de coeur d'un coffret à l'inestimable valeur : les Symphonies de Mozart dont la trilogie finale (39,40, 41) par Böhm (Berliner Philharmoniker, 1961-62-66 : jouées, élégantissimes, poétiquement très abouties), **surtout du même Böhm, une Flûte Enchantée à tomber**, enregistrée avec le Berliner



Philharmoniker en 1964 (d'une élégance lyrique et poétique ... viennoise : c'est à dire subtile, racée, ciselée avec un goût rare), de surcroît avec un casting de rêve : Roberta Peters en Reine de la nuit, Evelyn Lear en Pamina, surtout Fritz Wunderlich en Tamino, et Dietrich Fischer Dieskau en Papageno... sens du drame, profils psychologiques assumés, orchestre en fièvre, noblesse et hiératisme mystérieux des intermèdes et marches maçonniques... tout relève de la direction de Böhm alors à son meilleur, cultivant classicisme et dramatisme. La lecture est irrésistible et avouons le mal connue jusqu'à cette réédition légitime. Côtés perles à écouter de toute urgence également : Carmina Burana de **Carl Orff par Jochum en 1967** (Janowitz, Stolze, Dieskau), ... le même Dieskau s'affirme au firmament dans le Winterreise D911 avec Jörg Demus (1965) comme **Fritz Wunderlich dans Die Schöne Müllerin** (avec Hubert Giesen au piano, 1966).



Côtés pianistes difficile de rester de marbre face aux **Concertos de Rachmaninov et Tchaïkovski par Richter (et Karajan pour le Tchaïkovski de 1963, avec le Wiener Philharmoniker)**... et que dire des « débuts » au disque de l'immense et fauve Martha (Martha Argerich), d'une fulgurance inquiète (Chopin), d'un métal noir et profond, véhément, halluciné dans la Sonate de Liszt (récital de 1961 et 1972 pour ce Liszt syncopé, haletant, d'une urgence hypnotique).

Au rayon Abbado, vous reprendrez bien ses Prokofiev (Concertos pour piano n°3 avec Argerich, 1967) et surtout l'admirable cantate oratorio Alexandre Nevsky opus 78 avec Elena Obraztsova, London Symphony Orchestra, 1979). **Au rayon Karajan**, ses Strauss avec le Berliner Philharmoniker s'imposent définitivement, telles des références toujours savourées jamais écartées, d'un symphonisme tendu et intense, à la fois épique et profond qui passe aussi par l'extraordinaire prise de son, tout autant façonnée par le chef lui-même : Also sprach Zarathustra, Till Eulenspiegels, Don Juan, Danse des 7 voiles de Salomé (1972-1972), Mort et transfiguration, Metamorphosen, et donc les légendaires Quatre dernier lieder (avec l'incomparable diamant vocal de Gundula Janowitz, 1973). Au registre symphonique tout autant ciselé et d'une éloquence intérieure intacte, prenez surtout **Evgeny Mravinsky, dévoilant un Tchaïkovski éruptif et tendre** (Symphonies 4, 5 et 6) avec les instrumentistes de Leningrad Philharmonic Orchestra en 1960 (prises studio Londoniennes et viennoises), prodigieux de finesse et noir en son ténébrisme existentiel prenant, irrésistible. Dieu que cette lecture tchaïkovskienne fait mouche : on comprend que 50 ans après sa réalisation, elle demeure rien de moins que légendaire ! Autre révélation du coffret et de la sélection Deutsche Grammophon dans un catalogue décidément inégalable : **la Messa da Requiem de Verdi par l'immense Ferenc Fricsay** ici génialement inspiré en septembre 1953 à Berlin (dès le Dies irae initial et surtout le Recordare suivi de l'Ingemisco, le souffle et la profondeur d'une vision urgente et intérieure vous saisiront littéralement)... pour accrediter encore un coffret plus que recommandable, le **Tristan und Isolde de Wagner par Böhm (Bayreuth 1966)**, décidément très en vogue avec Karajan dans ce coffret, demeure inoubliable, l'une des réalisations bayreuthiennes les plus saisissantes qui confirment



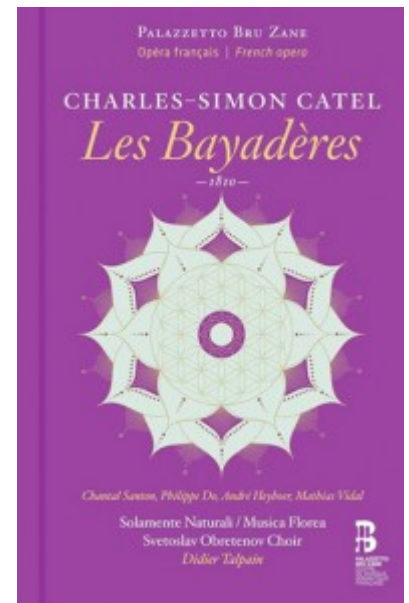
malheureusement par comparaison l'indigence du Bayreuth actuel (laideur et déséquilibre des productions 2014!). Wolfgang Windgassen et Birgit Nilsson (sans omettre une incandescente Brangäne, celle de Christa Ludwig) n'y font pas que brûler la carte d'un amour empoisonné : portés par un orchestre d'une éloquence millimétrée (instinct musical de Böhm le dramaturge), les deux chanteurs expriment jusqu'à la langueur extatique de l'amour impossible, irréductible, énigmatique signé du grand Richard (la morsure du poison s'y entend, comme percé au grand jour dans le timbre étal des cors dès l'ouverture d'un embrasement progressif presque insoutenable). Aucun doute, Böhm, maîtrise Wagner comme il ressent Mozart : cf. le souffle et l'aspiration dans le Prélude des phrases étendues, enivrées des cordes et des cuivres... Voici assurément une version méconnue, orchestralement somptueuse et ciselée, à l'égal de ce qu'est au rayon des versions studio, celle de Kleiber (tout autant vénérée par la Rédaction cd de classiquenews). Sans réserve, ce coffret est une somme incontournable. [Consulter le tracklisting complet sur le site de Deutsche Grammophon.](#) Voici le meilleur de Deutsche Grammophon en 50 cd incontournable. Des perles que tout mélomane se doit d'écouter.

Coffret The Originals, 50 cd Deutsche Grammophon.

Illustration : Karl Böhm (maestro éloquent, dramatique... révélé dans le coffret The Originals 2014 qui souligne la justes poétique de sa Flûte Enchantée de 1964, de son Tristan une Isolde de Bayreuth 1966...)

CD. Catel : Les Bayadères, 1810 (Talpain, 2012)

CD. Catel: Les Bayadères, 1810. Deux années après un Amadis pétillant et léger (2010), d'un dramatisme finement ciselé, - coup de génie du fils Bach invité en France à servir le genre tragique en 1779-, le chef **Didier Talpain** nous revient dans cet enregistrement de la même eau, dévoilant un Catel daté de 1810 : fresque lyrique à grand effectif, d'un orientalisme enchanteur pour lequel l'équipe de musiciens réunis renouvelle un sans faute ; le chef retrouve la quasi même équipe de chanteurs et surtout le formidable orchestre Musica Florea, articulé, jamais épais ni lourd, d'une expressivité naturelle indiscutablement idéal s'agissant d'un opéra néomozartien (les 3 Bayadères rappellent les 3 dames de La Flûte entre autres), regardant aussi du côté de Haydn, dont l'enjeu entend renouveler l'héritage trop réducteur et contraignant de l'inévitable Gluck... Talpain éclaire cet orientalisme où l'Orient rêvé et ses bayadères, convoquent une Inde fantaisiste – qui proche de l'ouvrage contemporain de Weber (Abu Hassan, 1811), renouvelle la trame sentimentale du cadre théâtral : s'il est question d'orientalisme, la question est plutôt d'émouvoir et de s'alanguir... dans l'esprit des comédies et opéras ballets galants de Rameau. La danseuse inaccessible, Laméa, protagoniste et rôle impressionnant, offre peu à peu un portrait de femme amoureuse admirable, inspirée par des qualités morales au début insoupçonnables.



Nouveau jalon réestimé de l'opéra romantique français

Grâce héroïque des Bayadères de Catel



Alors que règne l'impressionnante lyre terrible et frénétique d'un Spontini, vrai champion de l'opéra héroïque impérial, – La Vestale (1807)-, **Charles-Simon Catel** et ses Bayadères fascinent alors de la même façon par le déploiement souple et remarquablement agencé des scènes et tableaux aux effectifs impressionnants : on ne compte plus les chœurs, les danses, les affrontements et les situations les plus contrastés convoquant tout ce qu'un opéra peut offrir en possibilités vocales, chorales, orchestrales... le style est cependant toujours parfaitement élégant comme si l'écriture de Catel ne se laissait jamais aller à la solennité ni à l'épaisseur d'un décorum naturellement présent par l'ambition des décors et machineries: l'Inde évoquée, aux riches effets visuels fait partie de ce spectacle qui annonce déjà le grand opéra à venir (celui de Meyerbeer)... harem du Rajah au I, son palais au III, la place à Bénarès au II. La direction du chef restitue dans sa continuité souple la succession des épisodes ; tout cela s'enchaîne avec une grâce inhabituelle d'autant plus méritante dans le genre officiel voire solennel.



D'une distribution sans défaillance notable, **la Laméa de Chantal Santon se distingue par son intensité sensuelle, sa diction enivrante, la clarté brillante du timbre**, sa tenue égale malgré l'exigence du rôle principal où brilla avant elle la fameuse Caroline Branchu, étoile du chant français dramatique et tragique, tout aussi convaincante chez Gluck puis Spontini. Chantal Santon exprime la dignité puissante de la danseuse sacrée attachée au culte de Brahma et montre un

engagement respectueux de cette fine caractérisation vocale dont fait preuve Catel dans le portrait de son héroïne...



L'opéra reproduit allusivement la fonction de la tragédie lyrique du XVIII^e : le héros Démaly, objet de l'amour victorieux de Lamea, par sa présence lumineuse et les vertus morales qui le font triompher, incarne symboliquement la figure du guide à aimer : Napoléon lui-même. Outre la marche du III (claire assimilation des pauses introspectives de La Flûte mozartienne), on reconnaît le raffinement général d'une partition qui sait être

dramatique.

La plupart des personnages n'ont pas d'airs développés autonomes (surtout au III) mais un récitatif souple et intense qui accélère le flux de l'action ; de ce point de vu la déclamation défendue par Mathias Vidal se révèle exemplaire. Même constat pour **Chantal Santon** qui comme nous l'avons dit, dessine avec sensibilité, naturel et sincérité, le portrait de la véritable héroïne de la partition : Lamea. A ses côtés, Demaly paraît souvent lourd et systématique dans un verbe outré, si peu nuancé : quel dommage car le timbre est séduisant. Question de style : le ténor en aurait à apprendre auprès de Mathias Vidal.

On regrette aussi l'imprécision linguistique comme parfois l'épaisseur du chœur qui visiblement ne maîtrise pas la langue française.

Cependant, le bon goût qui préside à la réalisation, le souci des équilibres défendu par le chef manifestement inspiré par

la résurrection de l'œuvre, l'implication d'une soprano séduisante et expressive dans le rôle de la danseuse loyale et courageuse... suscitent notre enthousiasme. Les Bayadères de Catel de 1810 préparent au grand opéra de Meyerbeer ; c'est ainsi par le disque, un nouveau jalon réestimé de l'opéra romantique français à l'époque de Napoléon. Redécouverte marquante.

[Charles-Simon Catel \(1773-1830\)](#) : **Les Bayadère, 1810**. Chantal Santon (Laméa), Philippe Do, Andre Heyboer, Mathias Vidal, Katia Velletaz, Jennifer Borghi. Chœur Solamente Naturali, Musica Florea. Didier Talpain, direction. 2 cd Singulares. Enregistrement réalisé à Sofia en novembre 2012. Collection « Opéra français ».

Così fan tutte de Mozart à Tours

[Tours, Opéra. Mozart : Così fan tutte. Les 10,12,14 octobre 2014.](#)

Créé en 1790 à Vienne, Così fan tutte, opéra du cynisme amoureux, incarne l'ultime offrande du duo légendaire Da Ponte et Mozart. sur les traces de l'opéra vénitien fixé par Cavalli et son librettiste Faustini ; Da Ponte imagine deux couples dont les membres se croisent en un imbroglio amoureux déroutant et amer. Les serments d'hier se brisent face au désir nouveau, et constatant la fragilité des sentiments amoureux, le vieux philosophe, sorte de libertin cynique,



Alfonso peut remporter le pari dont est issue l'action première. Le marivaudage dévoile, fait misogyne flagrant, l'infidélité des femmes... quand la roublardise des hommes est tout autant active et responsable des événements. Mozart lui-même fut amoureux de deux sœurs : ne pouvant épouser Aloysia, il se marie avec Constanza... Le compositeur que l'amour inspire toute sa vie, était lui-même fin connaisseur du labyrinthe des passions humaines. Nouvelle production événement à Tours.

Mozart : Così fan tutte

Opéra-bouffe en deux actes

Livret de Lorenzo da Ponte

Création le 26 janvier 1790 à Vienne

Editions Bärenreiter

Direction : Jean-Yves Ossonce

Mise en scène : Gilles Bouillon

Dramaturgie : Bernard Pico

Fiordiligi : Vannina Santoni

Dorabella : Carine Séchaye

Despina : Catherine Dune

Ferrando : Sébastien Droy

Guglielmo : Alexandre Duhamel *

Don Alfonso : Franck Leguérinel

[Opéra de Tours](#)

[nouvelle production](#)

[Vendredi 10 octobre – 20h](#)

[Dimanche 12 octobre – 15h](#)

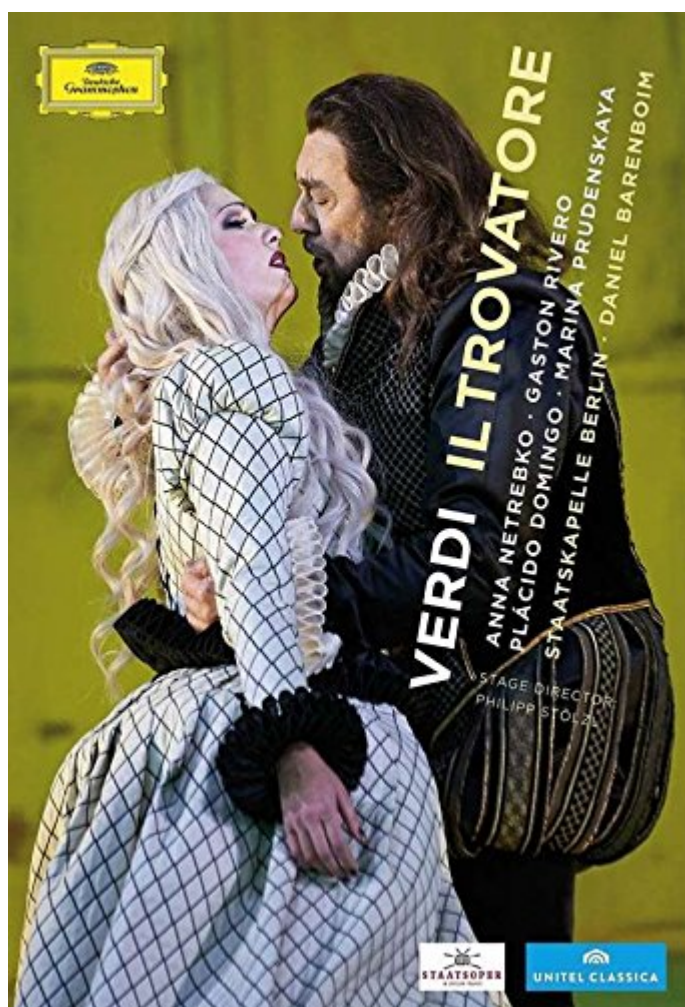
[Mardi 14 octobre – 20h](#)

Conférence gratuite sur l'opéra de Mozart, le 4 octobre 2014, Grand Théâtre, Salle Jean Vilar. Places attribuées dans la limite des sièges disponibles.

DVD. Verdi : Il Trovatore (Netrebko, Domingo, Barenboim, Berlin 2013)



DVD. Verdi : Il Trovatore (Netrebko, Domingo, Barenboim, Berlin 2013). Dans l'imaginaire du scénographe **Philippe Stölzl**, le Trouvère est un conte lunaire, basculant constamment entre cynisme barbare et délire fantastique. La première scène est digne d'une gravure gothique d'Hugo ou d'une eau forte de Callot : Ferrando (excellent Adrian Sâmpetean) plante le décor où règne la malédiction de la sorcière effrayante brûlée vive sur le bûcher par le comte de Luna... une vision primitive qui inspire tout le spectacle qui suit, dont les tableaux jouant sur le blanc et le noir, détaillant d'effrayantes ombres graphiques sur les murs d'une boîte dont l'angle regarde vers la salle et les spectateurs, instaure ce climat si original, celui façonné par un Verdi subjugué par le jaillissement du surnaturel, de la malédiction, la figure troublante d'âmes éperdues (Leonora) qui ivres et portées par leur seul désir, demeurent



continûment aveuglées par la passion qui les consume : la jeune femme dans une arène de silhouettes souvent grotesques et grimées jusqu'à la caricature, y paraît tel un lys pur, éclatant par son chant amoureux, juvénile, ardent, innocent. Ce qu'apporte **Anna Netrebko** relève du miraculeux : le jaillissement brut d'un amour immense qui la dépasse totalement, la possède jusqu'à l'extase : le chant est incandescent, âpre, d'une sincérité tendre irrésistible.

Le public berlinois lui réserve une ovation collective dès son premier air. Légitimement. Tout le premier acte (Le Duel) est stupéfiant de justesse réaliste et expressionniste, saisissant même par ses ombres rouges aux murs défraîchis. Un régal pour les yeux et aussi pour l'esprit exigeant : la direction d'acteur est précise et constamment efficace.

Trouvère berlinois, fantastique, effrayant : superlatif



Dans la fosse **Daniel Barenboim** des grands jours sculpte chaque effet ténébriste d'une partition qui frappe par sa modernité fantastique, rappelant qu'ici la vision de Verdi rejoint les grands noms du romantisme lugubre et cynique, surnaturel, cauchemardesque, et poétiquement délirant : Aloysius Bertrand, Villiers de l'Isle Adam, ETA Hoffmann. On s'étonne toujours que bon nombre continue d'affliger l'ouvrage verdien d'une faiblesse dramatique due à un livret soit disant faiblard : c'est tout l'inverse. Et la présente production nous montre a contrario des idées reçues et colportées par méconnaissance, la profonde cohérence d'une partition au découpage très subtil, aussi forte et glaçante que Macbeth, aussi prenante que Rigoletto, aussi échevelée et juste que La Traviata...

Philipp Stölzl apporte aussi ce picaresque espagnol dans costumes et maquillages qui revisitent en outrant ses couleurs, Velasquez et les caravagesques ibériques, de Ribeira à Murillo. Si Leonora, incarnée par la sensuelle et embrasée Anna Netrebko, captive de bout en bout, le Luna, rongé par la jalousie et l'impuissance amoureuse trouve en **Plácido Domingo**, un baryton ardent, habité par une psyché qui lui aussi le submerge : passionnant duo.



Par son code couleur vert froid, exprimant un cynisme fantastique de plus en plus présent au fur et à mesure de l'action, le théâtre de Philipp Stölzl rappelle évidemment l'immense Peter Mussbach (repéré dans son approche parisienne de La Norma

au Châtelet) : le chœur des gitans y singe une foule aux accents apeurés, orgiaques avant que ne paraisse le chant halluciné d'Azucena (très honnête **Marina Prudenskaya**, de plus en plus touchante : c'est elle qui porte le germe de la vengeance finale ; elle est elle aussi, comme Leonora, une poupée fardée, usée, transfigurée par la passion qui la porte et la consume : si Leonora est dévorée par l'amour pour Manrico le trouvère, Azucena est portée, aspirée par l'effroi du sacrifice primordial : l'assassinat de son propre fils (le véritable) par les flammes. Le Manrico de **Gaston Rivero** sans partager la brulure de ses partenaires défend haut la figure du Trouvère. Jamais production n'a à ce point mieux exprimer l'essence hallucinée et lunaire de l'opéra verdien : c'est essentiellement un théâtre de la brûlure, des âmes embrasées, où pèse dès l'origine, l'image effrayante flamboyante du bûcher initial. Une éblouissante réussite qui passe surtout par la cohérence du dispositif visuel. Chef et solistes sont au diapason de cette lecture colorée, expressionniste, remarquablement convaincante. Voilà qui renvoie à la marche inférieure la plus récente production du Trouvère avec le duo

Netrebko et Domingo, présentée cet été au Festival de Salzbourg... La galerie de peintures qui s'y impose paraît en comparaison fatalement anecdotique tant ici, la création visuelle, le théâtre des ombres découpées sur les murs du cube nourrissent le feu de l'action. **Un must et donc un CLIC de classiquenews.com.**

Verdi : Il Trovatore. Anna Netrebko (Leonora), Placido Domingo (Placido Domingo), Azucena (Marina Prudenskaya), Manrico le Trouvère (Gaston Rivero, Adrian Sâmpetrea (Ferrando)... Staatskapelle Berlin. Daniel Barenboim, direction. Philipp Stölzl, mise en scène. **1 dvd Deutsche Grammophon.** Enregistré à Berlin au Staatsoper Unter den Linden de Berlin, im Schiller Teater, en décembre 2013.

TELE. En octobre 2014, Mezzo diffuse l'Elvira candide, juvénile d'Anna Netrebko (Metropolitan Opera 2006-2007) : **[I Puritani avec Anna Netrebko au Met 2007 sur Mezzo Live HD : 6 > 24 octobre 2014.](#)**

mezzo

CD. Joyce DiDonato, mezzo : Stella di Napoli (2013, Erato)

CD. Joyce DiDonato, mezzo :
Stella di Napoli. Dans le prolongement de son récital antérieur intitulé » Drama queens » (héroïnes baroques des 17 et 18 ème siècles, 2012) ... – tremplin et condensé de caractérisation lyrique-, la diva vedette de l'écurie Erato, Joyce Di Donato (née en 1969) poursuit ses explorations de répertoires, confirmant un tempérament très engagé au service des rôles choisis. Chaque automne étant propice aux récitals défricheurs – voyez ailleurs La Bartoli autre mezzo virtuosissime qui fait paraître simultanément un nouvel album intitulé » Saint Pétersbourg » où elle invite l'auditeur à la recherche de l'opéra italien à l'époque des tsarines-, La Donato déploie ici toute sa fabuleuse richesse expressive et son chant poétique dans ce nouveau programme opératique qui, en se dédiant au goût romantique napolitain – diffusant son immense séduction depuis le San Carlo – qui est pour Naples ce que La Scala, est pour Milan et l'histoire du chant tout court-, nous raconte la fabuleuse épopée du bel canto napolitain romantique... C'est une immersion dans la vocalità ardente et souvent éplorée voire tragique qui de Rossini à Bellini, sans omettre Pacini, Mercadante, et aussi Donizetti, récapitule



l'évolution esthétique de ce premier romantisme lyrique préverdien...

D'emblée la diva américaine s'affirme particulièrement dans le registre sombre et tragique des héroïnes dignes et sacrifiées, souveraines ou princières... toujours irrésistiblement humaines. Ses Donizetti s'imposent indiscutablement (Elisabetta puis Maria Stuarda dont elle éclaire le récitatif ardent dramatique de la reine décapitée martyr) : les deux sommets donizettiens préparent à la sortie spectaculaire de ce récital, poétiquement très juste : la mort de Sapho dont la posture sublime et digne nous offre une révélation signée Pacini : entre élégie tendre bellinienne et fort dramatisme préverdien... Belle exhumation servie par une interprète inspirée, d'une très fine caractérisation qui rétablit la figure de la poétesse telle l'égale de Cléopâtre ou Didon : féminité déterminée et fervente jusque dans la mort.

D'ailleurs le programme met en lumière tout ce qui gravite et suit plus qu'il ne l'égale le modèle Bellinien : la superbe et directe prière de Nelly (Adelson et Salvini) montre tout le génie du Sicilien dont la suavité suspendue enchante par son élégance tendre. Même irrésistible lamento funèbre de Roméo avec le cor lointain en contrechant... qui apaise à peine la rage incantatoire avec laquelle la diva sculpte chaque mot du récitatif précédant la cantilène.

Reine de Naples

La Quadra peut être fière d'accomplir ainsi un parcours marqué par des choix judicieux dont les programmes mêlent habilement tempérament dramatique et vocalité acrobatique. C'est en somme

une Bartoli bis, et tout autant que sa consoeur, semblablement douée pour la curiosité et l'innovation, capable d'un engagement spécifique. En affichant en couverture une posture de top modèle aux lignes sveltes et ondoyantes, la diva démontre toute l'ampleur de ses capacités actuelles. La voix n'est pas puissante mais parfaitement placée, d'une intonation rarement défaillante, aux subtilités flexibles et millimétrés qui mieux qu'au concert ou sur scène, se révèle particulièrement riche en nuances au studio. La Donato est une diseuse, orfèvre inspirée qui sculpte le verbe avec une intensité canalisée et précise, restituant pour chaque incarnation une remarquable interprétation. Rien à dire donc de ses Bellini, suggestifs et sotto voce... généreux en reliefs linguistiques. Voilà qui rompt avec l'image douceuse du Bellini trop efféminé, pas assez nerveux et viril. L'incarnation qu'en offre Joyce Di Donato est superbe de tempérament et d'intensité mesurée.

Las... Les instrumentistes lyonnais malgré le soin du chef très à l'écoute des moindres inflexions de la soliste, ne restituent pas la très fine expressivité de chaque partition qu'auraient autrement coloré les instruments d'époque. Il faudrait que les directeurs d'opéras optent définitivement pour les phalanges les mieux adaptées en particulier pour le répertoire spécifique entre Bellini et Donizetti : plus à même de singulariser les manières encore méconnues des Mercadante (songe onirique et déchirant de La Vestale : ligne vocale idéalement tendue), Carafa (très fine caractérisation là aussi de Lucia di Lammermoor, soeur de Bellini, à laquelle Joyce Di Donato apporte la profondeur d'un sentiment d'extase douloureuse...), Valentini (délire languissant déploratif d'Adèle, coeur déchiré inconsolable après l'abandon de son amant à jamais perdu).

Chacun des compositeurs magistralement servi par la mezzo trouve étrangement un orchestre à l'énoncé standard, flatteur pour les grandes salles mais en perte de vrai chambrisme (plusieurs aigus de la soliste sont platement couverts dont

les deux notes longues crescendo de Saffo... qui doit maintenir son intonation malgré le chœur et l'orchestre conclusif)... On rêve de ce qu'aurait pu apporter le format originel et le timbre plus raffiné des instruments d'époque avec le chant diapré, serti d'accents justes de l'immense Di Donato. En dépit de l'orchestre trop formaté, un rien standard et souvent surpuissant qui donc logiquement contredit tout ce travail sur la suggestion intime et pudique de la diva, ce récital est superlatif. Il n'y a donc pas que Bartoli capable de nous surprendre voire nous saisir dans une collection de perles romantiques et lyriques méconnues voire inédites (Stella Di Napoli de Pacini qui ouvre le récital tout en le baptisant ; ou Il Sonnambulo de Carlo Valentini). Récital magistral.

Joyce DiDonato, mezzo. Stella di Napoli : airs d'opéras de Pacini, Bellini, Mercadante, Valentini, Donizetti... Orchestre de l'Opéra de Lyon. Riccardo Minasi, direction. 1 cd ERATO, Warner classics.

agenda

Au moment où paraît son disque napolitain, la mezzo Joyce Di Donato est en tournée en Europe dont une date passe par la France, [le 27 septembre prochain](#), avec au programme, une bonne partie des arias enregistrés dans le cd Erato, » Stella di Napoli » :

STELLA DI NAPOLI

Airs d'opéras italiens romantiques

Pacini

Stella di Napoli, « Ove t'aggiri o barbaro »

Donizetti

Elisabetta al castello, « Par che mi dica ancor »

Rossini

Elisabetta Regina d'Inghilterra, Sinfonia

Carafa

Le Nozze di Lammermoor, « L'amica ancor non torna... Oh di sorte crudel »

Rossini

Le siège de Corinthe, Ballabile I et III

Zelmira, « Riedi al Soglio »

Bellini

Norma, Sinfonia

Mercadante

La Vestale, « Se fino al cielo ascende »

Verdi

Alzira, Sinfonia

Bellini

Adelson e Salvini, « Dopo l'oscuro nembo »

Pacini

Saffo, « Teco dall'are pronube »

[Samedi 27 septembre 2014, 20h](#)

[Théâtre des Champs-Élysées](#)

Joyce DiDonato, soprano

Orchestre de l'Opéra de Lyon

Riccardo Minasi, direction

Compte rendu, opéra.

**Salzbourg, Grosses
festspielhaus, le 15 août
2014. Verdi : Le Trouvère, il
Trovatore. Anna Netrebko,
Francesco Meli, Placido
Domingo, Marie-Nicola
Lemieux... Orchestre
Philharmonique de Vienne.
Daniele Gatti, direction.
Alvis Hermanis, mise en
scène.**

Compte rendu, opéra. Salzbourg 2014.
Verdi : Le Trouvère avec Anna Netrebko
(Leonora)... C'est assurément la
production événement du festival de
Salzbourg 2014. Non pas que le chef,
Daniele Gatti soit des plus fins et
nuancés ; au contraire sa battue
épaisse et sans vraie subtilité fait
regretter le nerf carnassier et la
brûlure que savait y instiller un
Karajan. On regrette tout autant la finesse chambriste d'un
Philippe Jordan capable de ciseler des climats jamais écouté
avant lui dans Don Carlo par exemple, comme récemment sur
l'ample plateau de Bastille. La valeur de la production
salzbourgeoise vient de la distribution vocale –



irrécusable- et de la mise en scène, d'une justesse surprenante qui dévoile en cours d'action, sa pertinence, ses multiples finesses, sachant trouver d'évidentes lectures poétiques entre le dispositif visuel (que des toiles et bois peints de maîtres puisque nous sommes dans la pinacothèque d'un grand musée européen) et les situations ainsi traitées. Sur les murs, un festival de chef d'oeuvres de la peinture italienne et flamande des XV^e et XVI^e, de Carpaccio, Raphaël et Léonard à Bellini, Lotto et ... Titien pour le plus récent, -sans omettre l'éblouissant portrait d'Agnes Sorel par Jean Fouquet en Vierge impériale : cf. dernière photo ci-dessous. Les chevaliers en armure y disputent la place avec de nombreux portraits (sublimes Bronzino), et de nombreuses nudités allégoriques ou mythologiques et plusieurs Madones à l'enfant. D'ailleurs, on aura noté qu'au moment du duo le plus poignant entre Azucena et son fils adoptif, Manrico, une série de Vierges à l'enfant défilent astucieusement en second plan (histoire de souligner ce qui pose justement problème entre les deux protagonistes alors sur scène, la nature réelle de leur lien, c'est à dire : Manrico est-il vraiment le fils de la Bohémienne ? La question de l'origine et de l'identité réelle du Trouvère est au cœur de l'action.



Plus tard quand l'action entraîne un peu plus les protagonistes jusqu'à leurs derniers avatars, -au bord de la mort-, : plus de peintures, mais des cimaises nues dont le pourpre mural porte la marque sans poussière à l'emplacement de la toile disparue... Car et c'est bien l'idée phare de la mise en scène, l'histoire (fantastique et tragique) du Trouvère est en réalité le rêve éperdu romantique de Leonora qui ici, n'est pas à Saragosse, la dame de compagnie de la princesse de Navarre, mais une ... gardienne de musée que la proximité avec les sommets de la peinture européenne a probablement marqué

jusqu'à échafauder des visions romantiques délirantes. Voilà qui explique avec beaucoup de justesse, le caractère extatique, enivré de Leonora. Le personnage n'évolue guère pendant l'opéra : il est déjà dès le début, emporté, embrasé par ses visions d'amour, que suscite le ténor transi comme elle ; chacune des apparitions de Leonora, vêtue d'une somptueuse robe de velours rouge exprime un désir incommensurable, celui d'une âme qui brûle : en somme, une parente d'Yseult ou d'Elsa chez Wagner.

Soit elle s'enivre de son propre amour, soit elle s'évanouit (à deux reprises!), soit elle meurt (par le poison dans la dernière partie) : Leonora est une figure amoureuse blessée mais digne, radicale dans son aspiration à vivre le grand amour (avec Manrico, le trouvère).



Phénoménale Netrebko

Le rêve de la gardienne de musée...

Ici s'inscrit dans sa carrière (11 ans qu'elle chante à présent), l'un des jalons lyriques et scéniques de la soprano austro-russe, **Anna**

Netrebko. Le velouté royal du timbre, en dépit de quelques hésitations dans l'agilité s'impose à nous, d'autant plus que la cantatrice trouve constamment le ton juste assurant à son chant, une musicalité de rêve qui force l'admiration. Nous n'irons pas comme certains à dire qu'elle chante mieux que Callas tant sa Leonora a la classe et la sincérité des très grandes interprètes, mais sa sublime plastique, son aura musicale, sa finesse vocale s'imposent. Anna a tout pour elle et sa Leonora salzbourgeoise marque assurément un nouvel accomplissement dans son parcours (à Salzbourg après sa mémorable Traviata).



A ses côtés, les deux garçons sont ... excellents : dans le rôle titre, le ténor génois **Francesco Meli** relève tous les défis d'un rôle très éprouvant : ardeur, constance, clarté et aigus insolents, son Manrico-trouvère est lui aussi de première classe : que le chanteur assure avec endurance et abattage l'un des rôles les plus exigeants du répertoire verdien. **Placido Domingo** qui fêtera en 2015 ses 40 ans de carrière à Salzbourg a chanté plusieurs fois Manrico... en ténor. Aujourd'hui baryton, son Luna déborde d'énergie et de passion ; il dévore Leonora des yeux, prêt à étreindre la jeune femme qui grâce à Netrebko a assurément l'apparence d'une irrésistible sirène. Sens du texte, musicalité juste, intonation saisissante, présence scénique, le lion Domingo offre au Comte, une dimension viscérale et passionnelle, une urgence théâtrale qui manque à beaucoup de ses cadets. Surprenante tout autant, l'Azucena de **Marie-Nicole Lemieux** surprend elle aussi, en cours de soirée; elle se bonifie, depuis son premier air entonné gaiement comme une parodie fantastique (elle aussi travaille au musée mais comme guide conférencière) jusqu'à son ultime duo avec Manrico et le trio avec ce dernier et Leonora – un épisode final d'une force vocale inouïe : un tempérament dramatique dont le seul défaut demeure l'articulation du texte. C'est la seule dont on ne comprend pas le moindre mot italien s'il n'était les sous-titres.

L'esthétisme de la mise en scène, sa justesse poétique ; la cohérence du plateau vocal, confirmant l'exceptionnelle musicalité de la soprano Anna Netrebko, à défaut d'un chef lyrique véritablement subtil, font de ce trouvère 2014, l'événement lyrique que l'on espérait. Le dvd du Trouvère avec Anna Netrebko (capté à Berlin), est annoncé cet automne chez Deutsche Grammophon. Aucun doute, a contrario de Bayreuth qui s'enlise et peine à régénérer son offre et son image, Salzbourg retrouve la magie de sa légende. Ce Trouvère est

l'une des meilleures productions récentes que nous ayons vues lors du festival d'été.



Compte rendu, opéra. Salzburg, Grosses festspielehaus, le 15 août 2014. Verdi : Le Trouvère, il Trovatore. Anna Netrebko, Francesco Meli, Plácido Domingo, Marie-Nicola Lemieux... Orchestre Philharmonique de Vienne. Daniele Gatti, direction. Alvis Hermanis, mise en scène.

Illustrations : *Le Trouvère à Salzburg (DR), Giovanni Busi : le joueur de luth (DR), la toile du vénitien provoque chez Leonora ses visions amoureuses extatiques... Dans la mise en scène d'Alvis Hermanis, le Trouvère appartient au monde fantasmatique de Leonora : il n'apparaît qu'en costume gothique et chacune de ses apparitions est évoquée par le portrait du joueur de luth du peintre vénitien Busi...*

Portrait du dernier Liszt, de Tivoli à Rome

arte

Arte. Le dernier Liszt.
Dimanche 17 août 2014,

00h40. Franz Liszt : Les

dernières années. Entre Weimar,

Vienne, et surtout Rome (sans

omettre Budapest dont il est le

fondateur de l'Académie musicale

qui portera son nom), **Franz**

Liszt (1811-1886) pendant ses 25

dernières années ne cesse

d'occuper la scène musicale : si

sa vie spectaculaire comme récitaliste virtuose, saltimbanque,

prodige génial du clavier (l'antithèse de Chopin), est à

présent derrière lui, Franz parcourt l'Europe en train (mais

en 3ème classe, non par ce qu'il est pauvre – loin de là, mais

parce que l'ascétisme spartiate des voitures lui convient

idéalement) : il quitte Weimar et sa petitesse bourgeoise

étriquée. Le couple qu'il forme avec sa dernière compagne la

princesse Carolyne de Wittgenstein, amie associée très

fortunée, pose problème : vivant en concubinage, les deux

choquent la bonne société ; Carolyne ne cesse de vouloir se

remarier avec Franz. Elle partira se fixer à Rome pour

solliciter le Pape en vain... De fait, Liszt étouffe à Weimar :

il rejoint Carolyne à Rome mais las, usé et défait par le

refus du Vatican de célébrer leur union, Liszt et Carolyne

s'éloignent progressivement sans se séparer cependant;

Installée via del babuino dans un appartement dans lequel elle

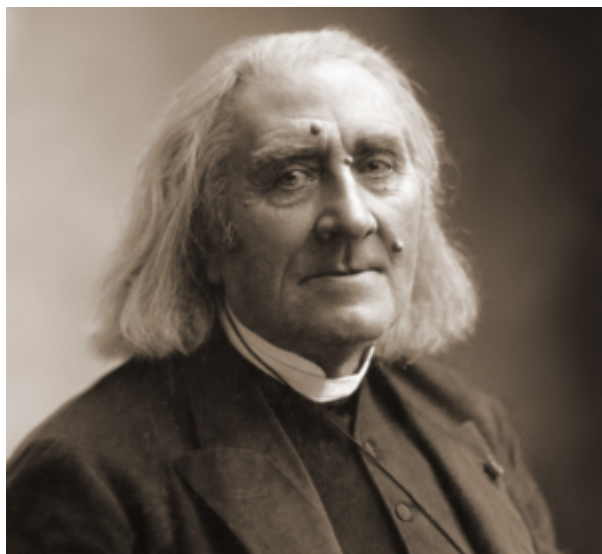
ne cesse fumer pour cacher les odeurs putrides venant de la

rue, Carolyne entame alors la rédaction d'un texte critique

vis à vis de l'église qu'elle juge défailante et

réactionnaire. Ce qui lui vaudra plusieurs interdictions du

Pape.



Aspiration du dernier Liszt, de Tivoli à Rome

Liszt qui vient déjeuner et dîner presque quotidiennement chez Carolyne, s'est fixé quant à lui via Sistina près de la Piazza di Spagna...

Mais davantage encore que les beautés multiples et parfois rien que divertissantes de la Ville éternelle, Liszt recherche la retraite et la solitude de sites isolés, non loin de Rome, en particulier après la mort de Carolyne : il séjourne ainsi au monastère Sainte Marie du Rosaire qui conserve encore le petit clavier (Boisselot) qu'il jouait dans sa cellule : c'est là le 11 juillet 1863 que le pianiste compositeur, vivant en ermite et qui va bientôt recevoir les ordres franciscains (1865), joue pour Pie IX venu l'écouter, La prédiction aux oiseaux de Saint-François d'Assise. Liszt fréquente aussi l'observatoire des jésuites qui lui permet de contempler les étoiles : vision enivrante pour ce défricheur mystique qui souhaitait apporter au Vatican une nouvelle musique. Mais ses audaces harmoniques, sa modernité trop déconcertante agace et irrite les conservateurs de la Curie : Liszt le compositeur ne sera jamais réellement compris, accepté, célébré de son vivant.

Il trouve surtout à Tivoli, dans la Villa d'Este, où il s'installe dans une chambre qui domine toute la vallée, un nouveau havre de paix, fécond pour sa créativité. En témoigne les fameux Jeux d'eau de la villa d'Este à Tivoli, partition visionnaire dont la liquidité préfigure les pages le plus modernes de Debussy...

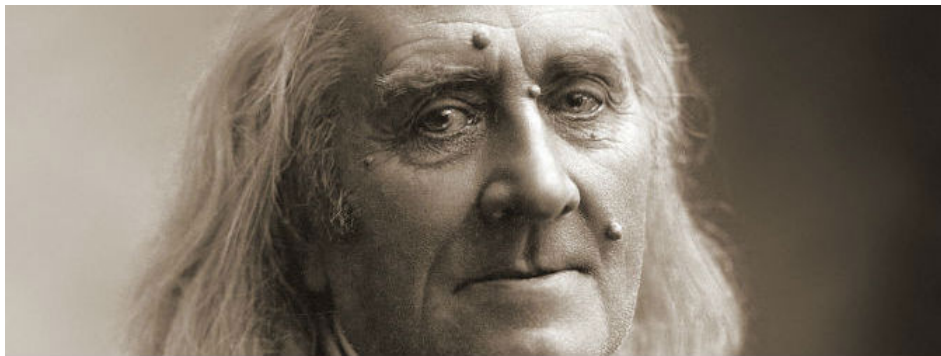
Le documentaire qui s'appuie surtout sur le témoignage du pianiste russe Lev Vinoco souligne combien Liszt veuf de Carolyne, solitaire et vieillissant, dans ses 20 dernières années, devenu l'abbé Liszt (il a reçu les 3 ordres mineurs), affine encore et toujours son écriture épurée, de plus en plus immatérielle et passionnée, réservée, inquiète, mystérieuse

voire énigmatique (dépressive diront ses détracteurs totalement étrangers à sa science expérimentale). Le Mefisto en soutane demeure un pur esprit romantique jusqu'à sa mort : défricheur, moderne, d'une force créative inédite à son époque. L'attrait du film est la place réservée aux lieux que Liszt a habité et vécu intimement.

arte

Arte. Le dernier Liszt. Dimanche 17 août 2014, 00h40. Franz Liszt : Les dernières années. Documentaire de Günther Klein (Allemagne, 2011,

52mn)



Mozart : la liberté ou la mort !



France 2. Samedi 2 août 2014, 13h20. Mozart : la liberté ou la mort! Documentaire inédit.



Documentaire. C'est le plus grand compositeur de tous les temps ! Un génie universel ! Secrets d'histoire vous propose de revivre le destin exceptionnel de Wolfgang Amadeus Mozart, musicien des Lumières et premier génie romantique. Dans ce numéro, Stéphane Bern vous emmène à la rencontre de Mozart en Autriche, à la découverte des merveilles de l'art baroque, des fastueux palais viennois, des plus beaux opéras d'Europe, ou encore au château de Versailles où, âgé de 6 ans, il surprend Louis XV et sa cour par son génie précocé. Voyageur indépendant et audacieux, Mozart refuse de se plier aux exigences de la cour et devient l'un des premiers musiciens indépendant et free-lance de l'histoire de la musique. Secrets d'histoire lève aussi le voile sur ses nombreuses conquêtes amoureuses et sur les mystères qui entourent la vie et la mort de Mozart. Pour qui fut composé son célèbre Requiem ? Dans quelles conditions a-t-il trouvé la mort ? Quel est le vrai visage de Salieri, son fameux rival ? Pourquoi ce talentueux musicien est-il aussi endetté ? Pourquoi n'a-t-on jamais retrouvé son corps ? Secrets d'histoire et Stéphane Bern vous invitent à découvrir le talent d'un homme dont la vie, entre grandeur et décadence, brille encore par son intensité et son ardeur : 626 œuvres composées en seulement 35 ans, constituent un héritage inestimable.



Avec la participation de Michèle Lhopiteau-Dorfeuille, (biographe), Ève Ruggiéri (biographe), André Tubeuf (biographe), Isabelle Duquesnoy (biographe), Geneviève Geffray (ancienne conservatrice de la fondation Mozarteum de Salzbourg), Raphaël Masson (conservateur du château de Versailles), Frédéric Lodéon (musicien), Ulrich Leisinger (directeur de recherche à la fondation Mozarteum Salzbourg) , Pierre Mollier (directeur du Musée de la Franc-maçonnerie), José Gulino (grand maître du Grand Orient de France), Patricia Petibon (soprano), Pascal Gorguet Ballesteros (conservateur en chef au musée Galliera), Roger Dachez (historien de la Franc- maçonnerie) et docteur Bernard Marc (médecin-légiste au centre hospitalier de Lagny).

Présenté par Stéphane Bern. Sur une idée originale de Jean-Louis Remilleux. Produit par SEP (Société Européenne de Production). Avec la participation de France Télévisions.

Secrets d'histoire invite les téléspectateurs à réagir et commenter l'émission en direct sur Twitter via le hashtag #secretsdhistoire. Mozart : la liberté ou la mort ! *Réalisé par Laure Delalex.*

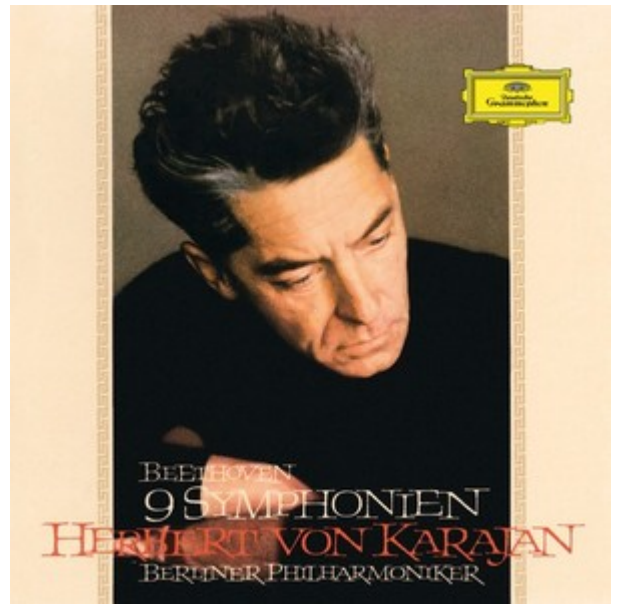
CD. Karajan : intégrale des Symphonies de Beethoven

(1961-1962, Grammophon)

Deutsche

CD. Karajan : intégrale des Symphonies de Beethoven (1961-1962).

Prodigieuse intégrale Beethoven de Karajan en 1962... Au moment de l'inauguration de la nouvelle Philharmonie de Berlin, ouverte officiellement en octobre 1963, le quadra **Herbert von Karajan** alors chef permanent du **Philharmonique de Berlin** depuis 1955, a achevé en parallèle le



premier cycle stéréophonique moderne de toutes les Symphonies de Beethoven. L'enregistrement s'est réalisé une année durant entre 1961 et 1962 : il établit définitivement l'aura du chef, son entente avec les musiciens berlinois, et reste aussi un jalon interprétatif d'ampleur sur le cœur du répertoire de l'Orchestre. Soucieuse de reprendre la parole sur la scène internationale, Deutsche Grammophon a accompagné ce projet, véritable manifeste esthétique du label ; la marque jaune a investi un budget exceptionnel (1,5 million de marks allemand de l'époque) comptant écoulé au moins 100 000 coffrets pour rentabiliser l'enregistrement : 10 ans plus tard il s'était vendu 1 million de coffrets de cette intégrale légendaire : un pari gagnant. Karajan y démontre la fluidité étonnante des musiciens d'une virtuosité dynamique stupéfiante, dont l'énergie et l'engagement servent le style puissant, conquérant, réformateur d'un Beethoven jupitérien, bâtisseur d'un monde nouveau immensément inspiré tout au long de ses 9 symphonies.

Berlin, 1962. Intégrale des Symphonies de Beethoven

Karajan orfèvre et démiurge



Avant Karajan les pionniers beethovéniens tels Weintgartner, puis dans les années 1950 : Toscanini, Klemperer et Walter (ce dernier à la fin des années 1950 et le premier vraiment mondialement acheté) ont abordé le cycle en entier mais avec cette approche épaisse, grandiloquente, souvent lourde. En 1961/1962, Karajan fait figure de champion de la nouvelle génération : doué, vif, architecte autant qu'orfèvre : il a la poigne et le tempérament, surtout une musicalité et un instinct superlatifs pour mener à bien cette nouvelle intégrale. Auparavant Karajan avait montré ses aptitudes à Londres avec le Philharmonia Orchestra dans un premier cycle enregistré dix ans auparavant, entre 1951 et 1955. A Berlin, Karajan révèle ses talents en cultivant d'emblée l'écoute primordiale entre tous les musiciens, une approche chambriste qui détaille la moindre alliance de timbre, relève le moindre accent, cisèle la structure en architecte. Insufflant dans cette fresque du détail et du raffinement instrumental, une énergie capable de souligner chaque inflexion majeure : telles ne sont pas moins les avancées du Karajan du début des années 1960, assurant pour lui même, pour l'orchestre et le label chez qui il a signé, un prestige et une renommée incontestable (et légitime). Karajan soigne la transparence et la clarté du plan et de la structure (regardant vers cette fameuse première *objectivité* qu'il admirait tant dans les années 1930 dans le jeu dépouillé de Toscanini...). Avec ses poses d'empereur romain de l'ère augustéenne, ses gestes travaillés sur chaque photo, Karajan construit son image d'après guerre. L'image du chef premier parmi ses pairs, s'édifie ainsi peu à peu grâce à ce jalon discographique qui aura marqué l'histoire de l'enregistrement.



Les 4 dernières symphonies 6, 7, 8 et 9 donnent la (dé)mesure captivante de la réalisation : plénitude des cordes, vitalité détaillée des vents, superbe éloquence souple des bois avec un sens nouveau des équilibres entre pupitres permettant de détailler dans la masse, enrichissant d'emblée la riche texture orchestrale... Karajan fait entendre tous les détails de la partition sans

entamer sa formidable et prodigieuse tension architecturale. Ce double sens de l'infiniment petit et du colossal, de la miniature et de la fresque, emporté par une énergie incandescente, servi par une prise de son millimétrée, apporte aujourd'hui des fruits d'une saveur irrésistible. **La 6ème** » Pastorale » est l'expression juste et poétique d'une partition panthéiste dont le prétexte narratif touche à l'universel et renouvelle totalement dans le seul langage de l'orchestre, un hymne à la nature miraculeuse, à travers ses manifestations les plus saisissantes et spectaculaires (orage, ronde paysanne...). **Les 7è et 8ème** éblouissent par ce sens prodigieux qu'a Beethoven à jouer du temps et de la trépidation rythmique. **La 9ème** semble toutes les récapituler : synthèse et superbe portique vers la pleine modernité... l'énergie volcanique du premier mouvement de l'*allegro* initial auquel succède le feu dansant et chorégraphique du *molto vivace* prépare par contraste au développement de l'*Andante* où Beethoven semble suspendre la notion même de déroulement temporel, comme une aube enivrée, prélude à une ère nouvelle... dans lequel l'énoncé expressif passe par le chant finement caractérisé de chaque instrument : le chef chambriste s'y dévoile idéalement. L'ultime mouvement éclaire toutes les qualités d'une formation agissant comme un orchestre de chambre, d'une séduction inouïe quand à ses qualités expressives, nuances, accents, tension continue, ... le tout progressant sans épaisseur vers l'expression de la transe collective au service du message fraternel et philosophique de

Goethe (Ode à la joie). La réalisation qu'en offre Karajan ressuscite par son âpreté, son mordant, sa radicalité esthétique, les rituels antiques, cérémonies olympiques d'une indiscutable ferveur collective (ou plus proche de Beethoven, les cérémonies révolutionnaires de la fin du XVIIIème siècle). Servis par l'intelligence musicale des ingénieurs de DG, le nerf fiévreux, le muscle galbé de cette intégrale fabuleuse continuent encore de nous captiver.

Le coffret est richement illustré et annoté avec qualité (coffret Deluxe en édition limitée). En plus des 5 premiers cd, l'éditeur DG offre un blu ray audio qui regroupe toutes les Symphonies de Beethoven dans une prise de son époustouflante.

Beethoven : 9 Symphonien – Intégrale des 9 Symphonies. Enregistrement réalisé à Berlin en 1963 – Remasterisé 24 bit / 96 kHz. Blu-ray Audio Bonus: 9 Symphonies + réptitions de la 9ème Symphonie. ADD GB6 – Deluxe Limited Edition Janowitz · Rössel-Majdan – Kmentt · Berry – Wiener Singverein. Berliner Philharmoniker. Herbert von Karajan, direction. 5 CDs + 1 Blu-ray Audio Deutsche Grammophon. 0289 479 3442 4 5 CDs + 1 Blu-ray Audio

